## ÉTRANGER

ESPAGNE. — La *Gazette de France* a reçu les dépêches suivantes :

« Motrico (Guipuzcoa), 2 septembre.

» Nous avons débarqué ce matin seize » canons, quatre mille fusils et cinquante » mille cartouches.

» La surveillance des escadres a été déjouée. »

« Estella, 2 septembre 1874.

» Les républicains ont refusé la bataille » que le roi leur a présentée dans le Risja » et se sont retirés précipitamment.

» Sa Majesté les a suivis jusqu'à quatre » kilomètres de Logrono.

» Immense enthousiasme à son passage » par Viana. »

— La tactique suivi par le général Morionès est le sujet de commentaires assez vifs dans la presse de Madrid. *El Eco de Espana* trouve que les derniers faits d'armes justifient amplement la confiance du gouvernement dans les capacités de ce général. *El Pueblo*, au contraire, demande qu'on le rappelle et qu'on ne trompe pas le public en représentant comme une victoire chaque engagement contre les carlistes, lorsque surtout cet engagement se termine par une déroute.

— La *Liberté* croit savoir qu'un certain nombre de banquiers allemands ont avancé au gouvernement de Madrid près de huit millions, à compte sur un emprunt beaucoup plus considérable. Ces avances, ainsi que l'emprunt tout entier, seraient garantis par le gouvernement allemand.

— La *Correspondencia* du 28 septembre a été frappée d'une amende de 1,000 pesetas pour avoir donné quelques nouvelles du théâtre de la guerre. L'arrêté qui la frappe n'indique pas les nouvelles qui ont motivé cette mesure.

Le *Courrier de Bayonne* annonce que le service des douanes a saisi jeudi à Saint-Pée, sur une charrette abandonnée au milieu du village, 54,000 douilles de cartouches en cuivre amorcées, artistement cachées dans un récipient figurant un chargement de planches de pin. Presque en même temps la brigade de Larressore saisissait, près de Bassebourre, sur une bande de cinq hom[mes] dont un éclaireur, quatre charges, comp[renant] ensemble seize selles et quelques [autres] objets de harnachement dont on ten[tait] l'exportation contrairement au décret du [...] mars 1873. Ces selles sont de fabrica[tion] anglaise et pareilles à celles qui ont [été] saisies au nombre de soixante, dans [le] courant du mois dernier.

Le steamer *Juan*, de Santander, a été saisi à son arrivée à Pligo (Irlande) le 30 septembre, par les gardes côtes anglais, parce qu'il portait 13 canons Amstrong, que l'on soupçonne être destinés aux carlistes. Le capitaine du steamer prétend que ces canons appartiennent au gouvernement du maréchal Serrano et qu'ils ont été envoyés en Angleterre pour être réparés. Le steamer n'a pas encore été relâché.

## Roubaix-Tourcoing
### ET LE NORD DE LA FRANCE

Le ministre de l'intérieur vient d'adresser aux préfets une nouvelle circulaire relative à la tenue de la session des Conseils généraux qui s'ouvre le 10 octobre prochain.

Après avoir rappelé que le rapport sur la situation du département, ainsi que le projet de budget doivent, conformément aux articles 56 et 57 de la loi organique, être distribués à l'avance aux membres de l'Assemblée, l'honorable général de Chabaud Latour insiste sur ce point que cette session est de beaucoup la plus importante de l'année. Les Conseils généraux, en effet, ont non-seulement à régler la répartition des contributions entre les divers arrondissements, mais aussi à examiner, à voter et à arrêter le budget de 1875 et le compte de 1873.

Malgré les retards apportés à la convocation des assemblées départementales, il est indispensable que ces diverses opérations soient terminées avant la clôture de la session et les préfets auront à y tenir la main aussi bien dans l'intérêt des départements que dans celui de l'Etat.

—

M. Johnette, inspecteur d'Académie, est nommé proviseur du lycée de Lille, en remplacement de l'honorable M. Kirch.

—

M. Marécaux, professeur à Tourcoing, est nommé vicaire de la Madeleine (Lille), en remplacement de M. Delassus, nommé, comme nous l'avons dit précédemment, chapelain de Notre-Dame de la Treille et St-Pierre.

M. Huet, vicaire de Maretz, est transféré à Armentières.

M. Decaudin, vicaire de Lomme, est transféré à Brillon.

—

L'arrêté qui interdit la vente et le colportage du *Siècle* et du *XIX^e Siècle* sur la voie publique, est appliqué au département du Nord.

—

La Société des Orphéonistes lillois vient d'arrêter le programme des concerts et fêtes musicales de la saison d'hiver 1874-1875 qui auront lieu dans l'ordre suivant :

Lundi 12 octobre, 1re soirée musicale.
Lundi 26 octobre, 2e soirée musicale.
Lundi 9 novembre, grande soirée flamande pour retirer du Mont-de-Piété les paillasses, draps et chemises engagés par les familles reconnues nécessiteuses.
Dimanche 22 octobre, messe et musique à Saint Etienne avec quête pour les pauvres.
Même jour, banquet de Ste-Cécile.
Lundi 30 octobre, 3e soirée musicale.

[redacted]

Samedi 30 janvier, 2e concert.
Lundi 15 février, 5e soirée musicale.
Samedi 4 mars, 3e concert avec représentation dramatique.
Jeudi-Saint, concert spirituel.
Lundi 3 avril, 6e soirée musicale.
Samedi 30 avril, 4e concert

Comme toujours, les Orphéonistes lillois accordent une large part aux œuvres de bienfaisance. Cette année ils prennent la généreuse initiative de restituer aux malheureux, dès le premier mois de l'hiver, les paillasses, draps et chemises engagés au Mont-de-Piété de Lille par les familles reconnues nécessiteuses. C'est le 9 novembre prochain qu'aura lieu dans les deux salles du cercle cette fête de la charité.

—

Vendredi, vers cinq heures du soir, le vent, qui soufflait avec force, a renversé une clôture établie rue de la Gare, à Lille, près de la maison Poulain. Un passant, M. Weil, de Roubaix, a été atteint. Mais heureusement, il n'a été que légèrement blessé.

**Etat civil de Roubaix.** — MARIAGES DU 28 SEPTEMBRE. — Désiré Vanhecke, 37 ans, tailleur d'habits, et Florence Deconinck, 22 ans, soigneuse. — Paul Decottignies, 22 ans, apprêteur, et Marie Peeters, 17 ans, repasseuse. — Gustave Demulder, 21 ans, fileur, et Flore Lemahieu, 23 ans, bobineuse. — Elie Vanderperren, 23 ans, mécanicien, et Adèle Lucas, 20 ans, journalière. — Jean Verbracken, 21 ans, sieur de long, et Marie Drenker, 19 ans, tisserande. — Henri Desmettre, 27 ans, ourdisseur, et Julie Dujardin, 23 ans, servante. — Edouard Level, 28 ans, tisserand, et Sidonie Cousin, 26 ans, bobineuse. — Louis Becquet, 25 ans, fileur, et Caroline Dupouchel, 28 ans, rattacheuse. — Louis Leclercq, 26 ans, emballeur, et Reine Lepers, 26 ans, bobineuse. — Pierre Debosschère, 22 ans, tisserand, et Julie Lamant, 22 ans, dévideuse. — Jules Aubry, 36 ans, forgeron, et Léontine Denonne, 25 ans, journalière. — Deodate Morelle, 26 ans, tisserand, et Pauline Cassette, 28 ans, journalière. — Pierre Créteur, 38 ans, menuisier, et Philomène Macour, 33 ans, journalière. — François Vanseymortier, 34 ans, tisserand, et Adelaïde Picavet, 23 ans, tisserande.

1er OCTOBRE. — Eugène Janssens, 24 ans, peintre, et Marie Lepoutre, 27 ans, coutulière.

DÉCLARATIONS DE NAISSANCES DU 1er OCTOBRE. — Félix Landuyt, rue Saint-Laurent. — Jean Leenaert, rue de Baurewart. — Françoise Bayaert, rue Saint Laurent. — Palmyre Vansneybrouck, rue de la Paix. — Alphonse Huyghe, rue de la Croix. — Paul Houzet, rue de l'Epeule. — Adéline Van Cassel, rue du Gros-Saule. — Maria Desreumaux, au Pile. — Georges Castelain, rue de Mouveaux. — Georges Mahieu, Grande-Rue. — Pierre Hoste, rue Pierre-de-Roubaix. — Honorine Demeulenaere, rue de la Guinguette.

2 OCTOBRE. — Jeanne Dubraufaut, rue du Fontenoy. — Paul Lepart, rue de Lille. — Jean Vante, rue d'Italie. — Blanche Lehembre, rue de l'Epeule.

DÉCLARATIONS DE DÉCÈS DU 1er OCTOBRE. — Florence Vandenmeulenbrouck, 3 mois, rue du Moulin de Roubaix. — Ferdinand Delbecq, 85 ans, tisserand, Grande-Rue. — Irma Vanhasbrouck, 2 ans, rue de Lannoy.

2 OCTOBRE. — Augustine Dermez, 41 ans, propriétaire, au Hutin. — Charles Vandenhoven, 1 an, rue du Collége. — Buyle, 5 ans, rue du Nouveau-Monde. — Jean Deroubaix, 2 ans, rue Jacquart. — Louis Caulier, 60 ans, propriétaire, rue du Coq Français.

[redacted]

en tenant lieu.

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBIT — *Imprimerie Alfred Reboux*. — Avis gratuit dans les deux éditions du *Journal de Roubaix*.

## Faits Divers

— Une importante razzia vient être exécutée dans les carrières d'Amérique, par la police. Elle a amené l'arrestation de quinze hommes et de douze femmes, la plupart repris de justice. Les agents ont eu à soutenir contre ces malfaiteurs un combat terrible. Deux inspecteurs ont été obligés d'engager une lutte corps à corps avec une sorte d'hercule, surnommé le Taureau, et ne s'en sont rendus maîtres qu'après avoir reçu de fortes contusions. Toute la bande a été écrouée au dépôt.

— On attend à Marseille deux navires japonais le *Nitti-Kans* et le *Boadjo-Kans* dont l'arrivée prochaine est signalée depuis quelques jours déjà; sur l'un de ces navires, se trouvent le prince Khatsiska-Macoo, sa femme et ses sept jeunes filles qui viennent habiter la France. Le prince Macoo est un parent de l'empereur du Japon.

— L'empereur François-Joseph a conféré l'ordre de la couronne de fer aux trois officiers de l'expédition au Pôle-Nord. (On sait que cette décoration confère la noblesse). Tous les matelots de l'expédition ont été décorés de la médaille du mérite en argent avec la couronne.

— Hier matin a eu lieu à Nimes, l'exécution du nommé Mariani condamné à la peine de mort, le 24 août dernier, pour assassinat.

— Dimanche soir, à Florence, une foule de curieux s'était amassée devant le café de Rome, dont les issues étaient gardées par des agents de la sûreté publique et par des carabiniers. De temps à autre, on voyait sortir des agents conduisant deux individus à la section de la sûreté publique de la rue Maggio. Les hommes arrêtés qui sortaient du café par couples étaient très nombreux, on se demandait ce qui pouvait être arrivé : On apprit enfin, dit la *Nazione*, que dans les dépendances du café, au-delà d'un jardin potager où se trouve une cave à charbon, se réunissait secrètement la crème des membres des sociétés internationales florentines récemment dissoutes. Ces internationalistes ont été pris comme dans une souricière, la cave à charbon n'ayant qu'une seule issue. Ils n'ont opposé aucune résistance.

— CATASTROPHE D'ARGENTEAU. — *Nouveaux détails*. — Voici les noms des malheureuses victimes : les deux demoiselles Watelet, deux sœurs âgées de 16 et 13 ans; Robert, âgée de 15 ans; Rikir, âgée de 17 ans, et St-Remy, âgée de 18 ans, habitant Arhenteau; la petite Malchaire, de Haccourt, âgée de 7 ans, et sa tante, mademoiselle Rom, âgée de 23 ans, enfin le jeune Pauchenne, âgé de 8 ans.

Il est impossible de décrire un spectacle plus navrant que celui là.

Les parents, accourus en toute hâte, redemandaient au fleuve le corps de leurs enfants. Chaque fois qu'on en retirait un, c'était des cris et des scènes de désespoir impossibles à décrire : les toilettes de fêtes, les fleurs et les bouquets des victimes ajoutaient encore au caractère attristant de ce spectacle, éclairé par les vestiges d'une illumination. On reconduisait les malheureuses victimes sur des brancards improvisés.

L'opinion de ceux qui sont restés sur le bateau est que sans la panique et si chacun avait tâché de se maintenir sur le bateau jusqu'à ce qu'il ait repris sa position, on n'aurait eu que très peu de victimes à déplorer, peut-être aucune. On cite, entre autres, cet exemple d'une femme qui tenta, mais en vain, de retenir une jeune fille. Celle-ci, prise de terreur, se dégagea et se jeta à l'eau avec plusieurs autres. Elle compte parmi les victimes, tandis que celle qui voulait la retenir et qui est restée sur le bateau est saine et sauve.

Toute la journée d'hier, une foule compacte s'est dirigée sur le théâtre de l'accident.

La liste des victimes ne paraît malheureusement pas encore épuisée. Plusieurs des jeunes filles retirées de l'eau ont été prises de saisissement et leurs jours sont en danger. Une d'elles, sœur de l'une des victimes a succombé, avant hier après midi, ce qui porte à onze le nombre des morts.

Voici aussi quelques dramatiques détails empruntés à la *Meuse* : « Le bateau était éclusé depuis quelques minutes; les vannes d'aval étaient ouvertes, lorsqu'on vit tout à coup l'embarcation pencher légèrement du côté opposé à l'escalier. C'était un madrier, supportant le plancher, qui formait saillie et était retenu, pendant que baissait le niveau d'eau, sur le bord du palier d'abordage. La panique commença à s'emparer des jeunes filles qui se trouvaient presque toutes massées sur le côté gauche du bateau. Quelques instants après, le madrier glissant sur le bord du palier, l'embarcation éprouva un balancement assez fort.

» A ce moment, une scène affreuse se produisit. Quelqu'un cria, paraît-il : « Le bateau va couler ! » et aussitôt toutes les jeunes filles, affolées de terreur, poussant des cris déchirants se précipitèrent vers le palier d'abordage. Mais déjà le bateau, par le mouvement qui lui avait été imprimé, s'était éloigné de plus d'un mètre du bord. Les planches qui formaient garde corps avaient cédé. Quelques jeunes filles, croyant pouvoir atteindre le bord, sautèrent, mais embarrassées dans leurs vêtements, trompées par l'obscurité, elles tombèrent à l'eau. Bientôt d'autres les suivirent; les enfants, quelques jeunes gens firent comme elles; on avait beau leur crier qu'ils ne couraient aucun danger; rien ne pouvait les retenir. C'était une de ces terreurs folles qui n'écoutent rien. Trois personnes voulaient empêcher une jeune fille de sauter; pendant quelques secondes ils la retinrent par ses vêtements; mais la malheureuse s'arracha de leurs mains, leur laissant les lambeaux de sa robe, et se précipita à son tour dans l'eau. Deux heures après, on retirait son cadavre à demi nu.

» Les témoins oculaires nous ont raconté que jamais on ne vit une scène plus terrible sur les rives de la Meuse. Trente à quarante personnes se débattaient dans l'eau sur un espace de quelques mètres à peine. On entendait que des cris, des pleurs, des voix expirantes. Ceux qui s'étaient jetés à l'eau les derniers étaient tombés sur ceux qui les avaient précédés; ils les refoulaient au fond de l'eau et sous l'embarcation. Ceux-ci cherchaient à leur tour, à s'accrocher aux nouveaux venus et les entraînaient au fond avec eux. C'était une immense grappe humaine, une chaîne dont tous les anneaux s'étaient entrelacés, dans une suprême étreinte avec l'énergie du désespoir !

» Cependant l'éclusier Julien Gardier, homme énergique et courageux, témoin de cette horrible catastrophe, était immédiatement descendu, avec ses aides, sur le palier d'abordage. Là, accroupis, couchés, sur le point d'être entraînés eux-mêmes par les bras qui se tendaient vers eux, ils parvinrent à arracher plus de vingt-cinq personnes à la mort. Au fur et à mesure qu'on les retirait de l'eau, on les déposait sur l'étroit escalier qui conduit à la berge. Les personnes qui étaient restées sur le plancher des bateaux assistaient à cet affreux spectacle comme frappées de stupeur. Elles n'avaient éprouvé qu'une légère secousse qui avait cessé bientôt après. Si les jeunes filles avaient suivi leur exemple, on aurait eu aucun malheur à déplorer.

» Cette terrible scène n'avait duré que quelques secondes. On jeta un coup d'œil sur la surface de l'eau. Elle était redevenue calme et tranquille : rien n'apparut plus. On croyait tout d'abord que les vingt-cinq personnes retirées de l'eau étaient les seules qui y fussent tombées; on n'avait pas encore eu le temps de se reconnaître et de se compter. Déjà beaucoup d'entre elles se mettaient en marche, malgré le bain qu'elles avaient pris, pour regagner à pied Argenteau, lorsqu'arriva l'honorable bourgmestre de Hermalle, M. Froid Derkenne, qui s'était empressé d'accourir à la première nouvelle de la catastrophe. Comme il demandait si personne n'était resté sous l'eau, on lui répondit qu'on ne le supposait pas. Il fit néanmoins procéder immédiatement à des recherches dans le sas de l'écluse. Une nacelle fut amenée et des hommes se mirent à sonder le fond de l'eau au moyen de perches munies de crochets. Quelques instants après, deux corps étaient ramenés à la surface : c'étaient les corps de deux jeunes filles qui se tenaient embrassées. Les recherches continuèrent sans interruption; les cadavres de deux autres demoiselles, puis celui d'un enfant, puis ceux de cinq autres jeunes filles

---

été des insultes si on ne s'accoutumait pas, avec lui, à regarder ses paroles comme dénuées de toute importance, et à ne jamais les prendre au sérieux.

Un soir, cependant, où par hasard il se trouvait près de moi dans mon salon, il me dit de son ton incorrigible :

— Si j'étais à votre place, je le punirais de la façon dont il le mérite, le cher Lorenzo. Malheureusement vous n'êtes pas femme à cela, je le sais; mais, au surplus, tranquillisez-vous : je vous garantis que ce sera la belle Milanaise elle-même qui se chargera de vous venger.

Je ne répondis pas mot à ce langage, qui blessait tout ce que j'avais dans l'âme d'honnêteté et de fierté, mais qui y versait en même temps contre Lorenzo des flots d'amertume et de mépris. Je me souvenais, en ce moment, du « redoutable serment » dont Livia me parlait naguère. Ne l'avait-il pas prêté comme moi, cet époux parjure ? A quelle loi étais-je donc soumise dont lui-même se trouvât affranchi ?

Je quittai brusquement Lando après qu'il m'eut dit ces paroles, et je sortis du salon où nous nous trouvions seuls par hasard. Le beau temps et quelque indication de feu au Vésuve avaient attiré, ce soir-là, toute la société sur la terrasse. Je prétendis aller la rejoindre, mais je n'en fis rien. Je cherchai, au contraire, une place à l'écart, où il me fût possible de jouir en silence de la beauté sereine et brillante du ciel, et j'allai m'asseoir sur un banc placé de manière à apercevoir, par delà le jardin de notre maison et celui de la villa Reale, la mer et le contour lointain des montagnes.

C'était une de ces incomparables soirées de printemps où
...Tout ce qu'on entend, on voit et l'on respire
produit à la fois l'enchantement, l'attendrissement et la mélancolie. J'avais jeté sur ma robe blanche un grand voile de dentelle noire qui me couvrait la tête aussi bien que les épaules, et ainsi préservée de la fraîcheur à peine sensible de la nuit, je me laissai aller sans contrainte à des impressions mélangées d'admiration, de tristesse, ainsi qu'à l'amertume et à la colère qui me remplissaient le cœur. Au loin, sur l'azur sombre et pur du ciel, s'élevait une lueur semblable à celle d'un incendie, dont l'éclat rougeâtre contrastait avec la lumière tremblante et argentée que la lune naissante jetait sur la mer. C'était un de ces réveils du Vésuve dont le spectacle effrayant et magnifique est toujours accueilli à Naples avec un intérêt qui dépasse de beaucoup l'inquiétude que devraient faire naître les suites probables d'une éruption nouvelle.

Tous ceux qui se trouvaient chez moi ce jour-là étaient en ce moment à l'extrémité de la terrasse, d'où l'on apercevait le cratère embrasé. Mais je n'étais nullement tentée d'en faire autant, et je demeurai assise à la place que j'avais choisie, la tête levée, les yeux plongés dans ce bleu profond et mystérieux qui semble porter nos regards et notre pensée plus loin encore que les étoiles.

Je ne sais combien de temps j'étais restée dans cette attitude, lorsque tout à coup je m'aperçus que Gilbert était revenu vers le côté de la terrasse où je me trouvais et qu'il était maintenant debout devant moi.

— Peut-on s'asseoir près de vous, madame, me dit-il, ou bien aimez-vous mieux poursuivre en silence votre rêverie ?

— Oh ! non; restez. Causer vaut mieux pour moi que rêver.

— Et cependant, en vous regardant tout à l'heure, tandis que vous étiez ainsi absorbée, votre rêverie semblait bien belle, et j'aurais voulu la suivre.

— Je ne sais si elle était belle, mais elle était simple et vraie. Hélas ! je pensais que le ciel est aussi beau que la terre est triste.

— Triste ?... Oui, sans doute, mais bien belle aussi parfois ! tout comme ce ciel visible au-dessus de nos têtes, si beau ce soir, et qui n'est pourtant pas tous les jours tel que nous le voyons en ce moment.

— Mais là-haut les nuages passent, et le ciel reparaît ensuite dans son inaltérable beauté; tandis que...

— Tandis qu'il suffit souvent d'un seul jour pour que la vie ne soit plus jamais après ce qu'elle était auparavant ? Oui, vous avez raison, dit-il.

Et il fut un instant silencieux. Puis il reprit en souriant :

— Mais ces tristes pensées ne vous sont pas, heureusement, toujours présentes, et elles étaient bien loin de vous le soir où je vous ai revue pour la première fois à Naples.

— Oh ! ne me parlez plus jamais de ce jour ! monsieur de Kergy, je vous en supplie, m'écriai-je avec une vivacité que je ne pus réprimer. Ne vous ai-je pas déjà dit que ce jour-là j'étais malheureuse, folle, désespérée ?...

Je m'arrêtai tout court, confuse de ce qui venait de m'échapper. Je vis son regard surpris, et j'y retrouvai l'expression émue et sympathique qui, à Paris (lorsque je pleurais en écoutant Diane), avait semblé m'interroger silencieusement sur la cause de mes larmes. Hélas! le jour de cette dernière rencontre à l'hôtel de Kergy était celui où, pour la première fois, la tristesse qui m'environnait entièrement aujourd'hui, jetait sur moi son ombre. Mais, ni alors ni maintenant, je n'aurais dû ou voulu la trahir, et je regrettai en ce moment les mots que je venais de dire. Gilbert me devina, je pense.

— Il est certain, reprit-il au bout d'un instant, comme si je n'avais pas parlé, que dans toute cette brillante parure vous me paraissiez moins imposante que vous ne l'êtes à mes yeux en ce moment; et cependant je vais être téméraire comme je n'aurais certainement pas songé à l'être à ce bal, dont je ne parlerai plus.

— Que ce jour-là vous sembliez appartenir à un monde dont j'ignore le langage et les costumes et où je me sens plus déplacé et plus ignorant qu'un sauvage. Je n'aurais pu vous y adresser une seule parole, à peine vous regarder de loin, tandis que... Mais vous allez me trouver bien présomptueux.

— Non, dites-moi ce que vous voudrez.

— Eh bien, maintenant comme à Paris, vous me semblez au contraire une habitante du pays où je vis moi-même par l'âme et la pensée; une habitante, c'est-à-dire une reine, si vous voulez, ou... une sœur, peut-être, à qui je puis parler sa langue comme elle entend la mienne. Aussi...

Il hésita un instant avant de poursuivre, puis il me dit avec un accent de simplicité et de vérité qui empêchait ses paroles de sembler bizarres :

— Aussi j'ose, et c'est de toute façon être bien hardi, oui, j'ose, madame, me croire capable d'être votre ami, et si vous daignez m'accorder ce titre, je crois pouvoir vous jurer que je n'en serai point indigne.

Ce que je répondis, je le sais à peine, mais ce que je sais trop bien, c'est que ce langage sut se faire entendre d'un cœur à la fois amolli et aigri comme l'était alors le mien.

Le vide causé par la trahison de Lorenzo me causait une souffrance comparable à l'inanition. Apaiser cette souffrance en exhalant mes griefs contre lui, ma dignité me le défendait plus encore que ma conscience, et je n'en fus pas tentée. Mais le soulagement d'une *amitié* telle que me la promettait Gilbert, devais-je me l'interdire ? Avais-je vis-à-vis de Lorenzo un autre devoir que celui de respecter mieux que lui le lien qui nous unissait ? Gilbert ne pouvait-il pas être, en effet, comme il venait de le dire, le frère de mon âme et de ma pensée ? Enfin n'était-il pas différent de tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'à ce jour ? Stella n'était-elle pas de cet avis... et n'étais-je pas moi-même dans une situation à nulle autre semblable ?

Je passe sous silence le reste de mes réflexions, je remarque seulement ici que si toutes les femmes qui se croient dans une position exceptionnelle pouvaient se compter, elles seraient fort étonnées, j'imagine, de se trouver en si grand nombre, et devraient renoncer peut-être à quelques-uns des privilèges qu'elles réclament en vertu de la singularité de leur destinée.